

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Band: 124 (1979)
Heft: 6

Artikel: Deux ripostes catastrophiques en 1870 ; Le cas de Froeschwiller
Autor: Weck, Hervé de
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-344225>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 19.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Deux ripostes catastrophiques... en 1870 Le cas de Froeschwiller

par le capitaine Hervé de Weck

Le capitaine de Weck met actuellement la dernière main à son histoire illustrée de la cavalerie qui paraîtra vers la fin de l'année chez Edita S.A. à Lausanne. Le titre pourrait être, ou le leitmotiv, « Messieurs les maîtres, assurez vos chapeaux, nous allons avoir l'honneur de charger ». Il a bien voulu en soumettre quelques pages en avant-première aux lecteurs de la RMS.

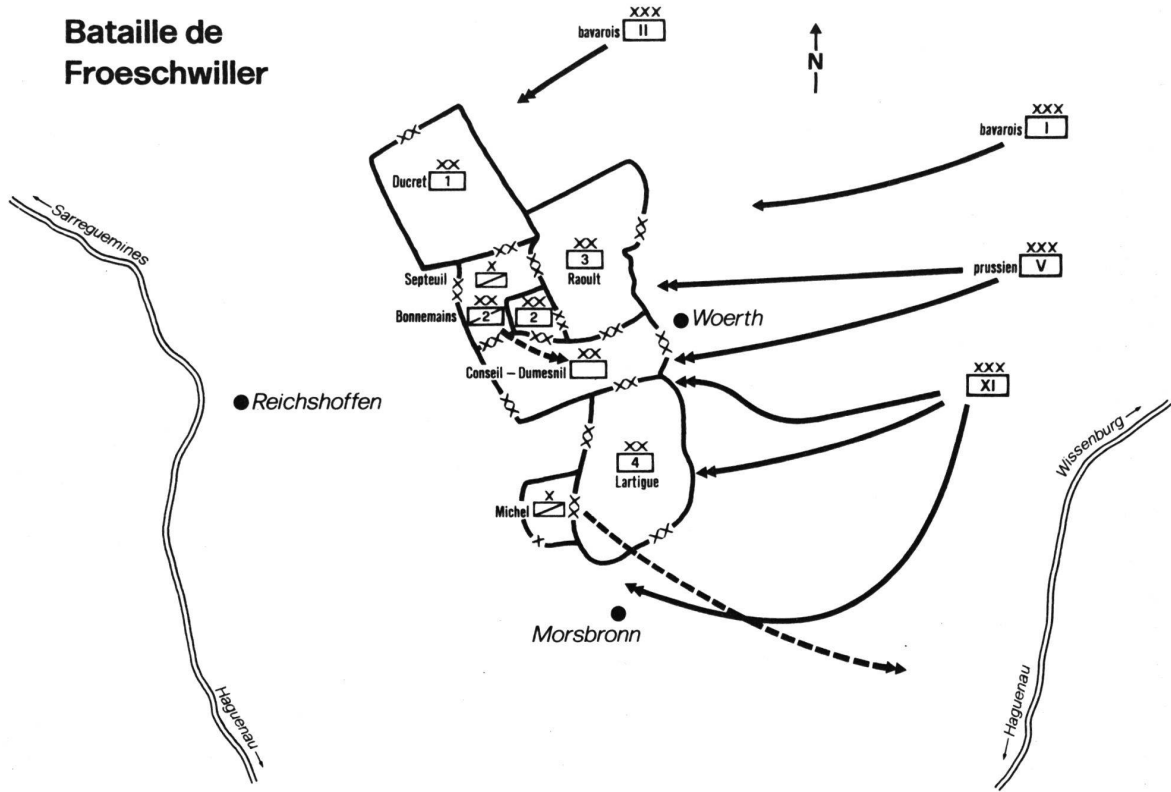
En histoire militaire, l'étude des erreurs commises au combat ne semble pas la démarche la plus intéressante. En effet, chaque aspirant ne sait-il pas de quelle manière on aurait pu gagner telle ou telle bataille? Par contre, déterminer les *causes* des fautes, des décisions erronées permet la découverte de «veines» beaucoup plus riches. La défaite fournit souvent plus d'enseignements que la victoire. Un échec peut parfois s'expliquer par un accident, mais il remonte le plus souvent à une décadence de la pensée militaire, à une organisation ou un armement dépassés. Il apparaît comme l'élément clé qui marque la fin d'une époque, la naissance d'une ère nouvelle, l'apparition d'une technique jusqu'alors inconnue. Voilà les raisons qui nous amènent à étudier un cas où la cavalerie ne parvient pas à remplir sa mission. Il ne s'agit nullement de déprécier une arme.

D'autre part, avant l'avènement du cheval-vapeur, les formations de cavalerie utilisent une tactique qui rappelle souvent la doctrine d'engagement de nos formations mécanisées. Les escadrons ne chargent-ils pas en lignes? Ne se déplacent-ils pas en colonnes? Ne doivent-ils pas être relevés lorsqu'ils ont opéré une contre-attaque ou une riposte?

Froeschwiller, le contexte

Lorsque le gouvernement de Napoléon III décide de déclarer la guerre aux Etats allemands, il concentre l'essentiel de ses forces à la frontière nord-est. Elles sont groupées en deux armées commandées respectivement par Bazaine et Mac-Mahon. Après un échec dans le secteur de

Bataille de Froeschwiller



Wissenburg, ce dernier, refusant l'idée de retraite, rassemble ses corps devant Reichshoffen, dans le but de menacer la droite des colonnes allemandes, de tenir la ligne de la Sauer sur laquelle il pense être à même de disputer le passage à un adversaire supérieur. En effet, ce cours d'eau, grossi par les orages, s'avère difficilement franchissable en dehors des ponts; de plus, parce que les prairies qui le bordent sur la rive est sont nues, l'assaillant sera forcé de progresser à découvert sur une distance d'environ 800 m. Le versant occidental commande le secteur et les localités qui s'y trouvent favorisent le défenseur. Froeschwiller se trouve à la croisée de plusieurs routes dont l'une descend sur la Sauer, tandis que l'autre pourrait servir d'axe de retraite sur Reichshoffen. Cependant, le défenseur se trouve dans l'obligation d'occuper quelques têtes de pont sur la rive gauche de la rivière et de disposer de forces suffisantes, s'il veut obtenir le succès.

Mac-Mahon, au soir du 5 août, peut compter sur 170 canons et environ 45000 hommes, alors qu'il lui en faudrait 80000. La Garde, la réserve générale de cavalerie et d'artillerie restent hors de portée pour une action immédiate. Les Français, par conséquent, n'occupent ni Woerth dans la vallée, ni Morsbronn à leur aile droite. Mac-Mahon a ordonné dans l'après-midi de faire sauter les ponts devant sa position qu'il qualifie de «bonne» dans un rapport à l'Empereur.

Les avant-gardes du *Kronprinz* entrent en contact avec le dispositif français, dès le 5 août dans la soirée, celles du II^e corps bavarois dans le secteur Nehwiller–Froeschwiller, celles du V^e corps prussien entre Goersdorf et Woerth, celles du XI^e corps près de Gunstett. Des escarmouches ne cessent de se produire, au cours de la nuit, entre les avant-postes. Les commandants en chef, cependant, ne s'attendent pas à un combat décisif pour le lendemain: le *Kronprinz* désire accorder du repos à ses hommes, d'autant plus qu'il estime les forces de son adversaire à 60000 hommes; Mac-Mahon, pour sa part, veut attendre l'arrivée de son cinquième corps.

Les éléments de la cavalerie française chargés de l'exploration ne réussissent pas, jusqu'à l'aube du jour suivant, à découvrir l'importance et l'emplacement des formations ennemies. Leur instruction semble présenter de graves lacunes dans ce domaine. Lorsque le combat s'engagera, les troupes montées de Mac-Mahon cesseront pratiquement toute activité de reconnaissance ou d'exploration. Les rapports citent seule-

ment une action de ce genre sur Morsbronn, opérée par deux escadrons de lanciers, le 6 août au matin. Les cavaliers allemands ne semblent pas non plus des explorateurs très audacieux, mais ils patrouillent devant le front et assurent la soudure entre les corps d'armée.

La bataille proprement dite

Le lendemain matin, des actions de reconnaissance en force, menées par les deux infanteries, mettent graduellement les deux armées aux prises. Les Allemands attaquent d'une manière décousue, sans effort principal bien net, les positions françaises dans lesquelles ils ne parviennent pas à pénétrer. Le franchissement de la Sauer leur a déjà posé de gros problèmes. Mac-Mahon procède, lui, par contre-attaques d'infanterie, spécialement contre Woerth ; il apprend vers midi qu'il a 140 000 hommes en face de lui, alors que le *Kronprinz* arrive sur place pour coordonner une bataille qu'il n'avait pas prévue.

Son ordre émis à 13 h a la teneur suivante : « Le II^e corps bavarois agira contre le flanc gauche de l'ennemi, de manière à venir s'établir au delà, dans la direction de Reichshoffen. Le I^{er} corps bavarois (...) appuyera contre le II^e corps bavarois et le V^e corps prussien. Le XI^e corps se portera vigoureusement contre Froeschwiller, par Elsasshausen et le Niederwald. (...) la division wurtembergeoise suivra, par Gunstett, le mouvement du XI^e corps au delà de la Sauer. »

A ce moment, la division Ducrot tient le plateau de Froeschwiller ; s'appuyant sur la route de Reichshoffen, elle fait face à Nehwiller et au débouché de la Sauer. Le général Raoult occupe le secteur qui domine Woerth, depuis Froeschwiller jusqu'à Elsasshausen. La division Conseil-Dumesnil se trouve entre les divisions Raoult et Lartigue. Face à Gunstett et Morsbronn, le général de Lartigue tient l'aile droite du dispositif. La grande unité du général Pellé reste en réserve, tandis que la brigade de cuirassiers Michel se trouve dans le pli de terrain près d'Eberbach, prête à intervenir au profit de Lartigue, et que la division de cavalerie de réserve Bonnemains, ainsi que la brigade de cavalerie Septeuil se tiennent sur les arrières de la position.

Le *Kronprinz* porte son effort principal sur l'aile droite des Français ; les Bavarois, qui font pression sur la division Ducrot, ne réussissent à percer qu'au moment où la décision sera intervenue dans les autres

secteurs. Le corps prussien parvient à franchir la Sauer et à se maintenir au-dessus de Woerth, au bord du premier plateau d'Elsasshausen, au prix de combats acharnés. Pour les Prussiens, tout dépend du résultat qu'obtiendra l'attaque du XI^e corps contre le Niederwald. La division Lartigue, à cet endroit, supporte le choc, mais épuise ses réserves en infanterie. Son commandant s'aperçoit alors que les Allemands menacent de tourner son dispositif avec environ six bataillons de fantassins et que leurs troupes occupent Morsbronn. Il décide alors de riposter dans le flanc de son adversaire avec la brigade Michel, formée des 8^e et 9^e régiments de cuirassiers et renforcée par deux escadrons du 6^e Lanciers. Le divisionnaire Duhesme, à qui l'on apporte cet ordre, s'écrie : «Dites au général de Lartigue qu'il va faire une folie et faire détruire pour rien mes cuirassiers.» En effet, le terrain coupé de haies, de rangées d'arbres, de fossés et couvert de houblonnières apparaît très peu favorable à une telle action.

La brigade gagne le plateau, face au sud-est, mais ne peut se déployer à cause du terrain et du feu ennemi. Le 8^e Cuirassiers charge en colonnes par escadron, au galop vers Morsbronn, dans un espace vide, au milieu des tirs de l'infanterie allemande : à gauche, ceux d'un bataillon, à droite, ceux de trois bataillons qui se trouvent dans les houblonnières. Les fantassins allemands ne se mettent pas systématiquement en carré ou en groupes de tirailleurs, mais *adoptent une formation qui assure le plus d'efficacité à leur feu*, ceci à une époque où le respect des prescriptions réglementaires semble primordial chez les Français. Deux escadrons contournent le village, tandis que les autres essaient en vain de passer par les rues de la bourgade.

Le 9^e Cuirassiers, trois escadrons déployés, le quatrième restant en colonne, précède les lanciers et ne tarde pas à appuyer l'action de l'autre régiment ; le feu allemand va le forcer à obliquer à gauche : hommes et chevaux s'engouffrent dans la rue qui traverse Morsbronn de l'ouest à l'est. Entassés, serrés, ils se font fusiller à bout portant. C'est le défilé sous la mitraille. Le régiment, incapable de trouver un débouché en terrain libre, n'a qu'une alternative : la mort ou la capture. Quelques rescapés se dirigeront sur Dürrenbach et Walburg où ils rejoindront les survivants du 8^e Cuirassiers qui cherchent à regagner leurs lignes. C'est à ce moment que se situe une étrange rencontre avec le 13^e Hussards qui assure le flanc gauche du XI^e corps. Au cours de cette action, les

deux adversaires ne chargent pas, mais sortent leurs pistolets et les déchargent, ce qui abat quelques hommes et des chevaux. Comme personne ne peut tirer un second coup, les cuirassiers se replient, tandis que les hussards capturent un certain nombre de Français tombés de leur monture.

La division Lartigue profite de cette riposte pour reprendre quelques positions, mais doit presque aussitôt se replier jusqu'à Schirlenhof et sur les hauteurs à l'ouest d'Eberbach, car les Allemands prennent déjà pied sur les points dominants importants, dans une double attaque de front et de flanc. A 14 h, le XI^e corps occupe tout le Niederwald, fait sa jonction avec le V^e, ces deux grandes unités formant un équerre qui se resserre autour du centre français. Au vu de ces résultats, le bilan de cette riposte de cavalerie apparaît très lourd : le 8^e Cuirassiers laisse sur le champ de bataille les deux tiers de ses effectifs ; le 9^e déplore des pertes plus importantes encore, annonçant 370 hommes tués, blessés ou disparus, ainsi que 340 chevaux perdus.

Les Allemands s'étant emparés d'Elsasshausen, Mac-Mahon comprend qu'il doit replier ses troupes, si cela s'avère encore possible. En effet, l'adversaire peut menacer les flancs des formations qui vont s'écouler par la route Froeschwiller-Reichshoffen. Il ordonne donc au général Bonnemains « d'arrêter l'ennemi assez longtemps pour permettre aux troupes du centre et de la gauche de gagner Niederbronn ». Il s'agit donc d'engager un combat retardateur dans un secteur situé au nord et au sud d'Elsasshausen. Là aussi, le terrain rend à peu près impossible l'engagement de la cavalerie. En cours d'action, Mac-Mahon exige une « charge à fond » qui sera catastrophique, les cuirassiers ne trouvant aucune formation adverse compacte, susceptible de présenter un objectif rentable. De plus, le feu allemand va causer de lourdes pertes. La brigade Girard charge d'abord, les escadrons du 1^{er} Cuirassiers les uns derrière les autres, le 4^e en colonnes serrées ; ces formations reviennent ensuite à leur base d'attaque, ce que le commandant en chef ne veut pas admettre.

Le 4^e Cuirassiers, sur son ordre, repart à l'assaut par escadron, sans obtenir plus de résultats. La brigade Brauer charge alors en colonnes par demi-régiment pour se faire vaincre par les obstacles du terrain et le feu ennemi. La division vient de perdre 700 cavaliers tués, blessés ou disparus. De son côté, le 2^e régiment de lanciers charge en vain une

batterie allemande, au sud-ouest de Froeschwiller. La mitraille le fait reculer.

La retraite des troupes de Mac-Mahon s'effectue sur Saverne et Bitché; l'infanterie, en particulier les zouaves, couvre ces mouvements. Le *Kronprinz*, de son côté, ordonne à dix escadrons, qui s'avancent de Gundershoffen sur Reichshoffen, de poursuivre les Français. Cette opération s'avère peu audacieuse: ces troupes, le soir venu, n'ont pas dépassé Reichshoffen et ont pratiquement perdu le contact avec l'adversaire.

Des doctrines d'engagement réalistes?

Dix jours plus tard, la brigade prussienne Bredow se fera aussi faucher par la mitraille, lors de son *Todtenritt* de Rezonville. La cavalerie allemande subira aussi de lourdes pertes à Sedan. Voici ce qu'en dit un témoin: «Pas un fusil à aiguille ne tira pendant que les magnifiques cavaliers dévalaient la pente à la vitesse d'une avalanche. J'ai vu de nombreuses charges de cavalerie, je n'en ai jamais vu de plus belle que celle-là. Pourtant, elle allait être brisée net (...). Les cavaliers et les fantassins auraient pu voir la couleur de leurs moustaches (...) quand, tout au long des lignes de l'infanterie, jaillit tout à coup une traînée de feu; (...) les éclatements rythmés d'une batterie s'élevèrent; puis un nuage de fumée blanche (...) enveloppa les chasseurs (...). Lorsqu'il se dissipa, on vit distinctement une ligne de brillants uniformes et de chevaux gris renversés.» Le plus vieux soldat n'avait probablement jamais été témoin d'un anéantissement aussi total, produit par ce qu'on peut appeler une simple salve.

C'est à ces cavaliers que revient l'«honneur» d'exécuter les dernières charges massives, botte à botte, de l'histoire militaire. La réalité du combat vient de montrer qu'en Europe aussi, les troupes montées ne doivent plus intervenir à cheval sur la ligne de feu, mais se consacrer à la reconnaissance, à l'exploration, à la poursuite ou au combat à pied. Le fusil et le canon interdisent désormais l'emploi de la cavalerie comme arme de choc. La guerre de Sécession avait déjà révélé l'absurdité de ce type d'engagement.

Les remarques faites par le général von Moltke sur la cavalerie prussienne, en 1866, gardent toute leur valeur. Les troupes montées

allemandes craignent l'artillerie et manquent d'instruction, de confiance en elles-mêmes. Elles n'explorent pas à grande distance, sur les flancs ou les arrières de l'ennemi. Les cavaliers pratiquent peu le combat à pied et chargent rarement en grandes masses; on ne leur demande plus de prendre les batteries adverses ou d'enfoncer les formations d'infanterie. La différence entre les différents types de cavalerie s'atténuent; les uhlands, les cuirassiers, les dragons, les hussards, les cheveau-légers font un service identique.

La conduite des troupes explique d'ailleurs bien des lacunes. A Froeschwiller, on ne voit aucun effort de la part du *Kronprinz* pour créer une masse de cavalerie à laquelle un objectif lointain serait fixé. Les généraux allemands, depuis le début du conflit, engagent les corps montés sans ensemble et sans méthode, selon leurs idées particulières. Ils manifestent un penchant irrésistible pour les réserves de cavalerie, et ce ne sera qu'après Froeschwiller que le commandement allemand saura si la cavalerie indépendante doit se trouver en avant ou en arrière de l'armée.

L'utilisation des troupes à cheval pose aussi des problèmes du côté français. Les six divisions de cette arme, échelonnées à la frontière, restent derrière les lignes d'infanterie, alors que les Allemands sont inférieurs en cavalerie. Ce fait s'explique par l'ignorance du haut commandement et des chefs de l'arme elle-même. A Froeschwiller, plusieurs graves questions se posent. Comment se fait-il que les généraux Bonnemains, Duhesme et Michel n'aient pas planifié des actions possibles pour leurs troupes, qu'ils n'aient pas reconnu les secteurs défavorables et qu'ils n'en aient pas remarqué la nature impraticable pour une charge de cavalerie? Pourquoi les ripostes successives, à la droite et au centre du dispositif, ne bénéficient-elles pas d'une préparation et d'un appui d'artillerie, alors que les Allemands se trouvent à bonne portée? Pourquoi le général Duhesme, malgré ses demandes, n'obtient-il pas la subordination d'une batterie? Pourquoi tous les régiments de cavalerie chargent-ils à fond, alors que leur mission permettrait le combat à pied? Les cuirassiers, en tout cas, ne possèdent qu'un mauvais pistolet.

Le commandant en chef français, au cours de cette bataille, engage sa cavalerie après un revers de l'infanterie. Il s'agit alors de déclencher une riposte, de couvrir un repli, surtout d'éviter l'anéantissement d'une division ou de l'ensemble du dispositif. Qu'importe, dans ces condi-

tions, que le terrain ne semble pas propice à une charge! A cause de ses chefs, la cavalerie impériale aborde une infanterie intacte, dans des tentatives qui arrachent à l'adversaire des cris d'admiration, mais n'aboutit à aucun résultat tactique ou stratégique. Mac-Mahon, pour sa part, croyait-il au succès, puisqu'il écrit, une année plus tard, que la charge désastreuse de la brigade Michel «a, du moins, prouvé à l'ennemi que nos cavaliers étaient les dignes émules de ceux du premier Empire et qu'ils méritaient cet éloge de Wellington: «La cavalerie française est la première cavalerie du monde, car elle charge à fond.» A Froeschwiller, l'arme montée est utilisée un peu comme les cuirassiers que Ney lançait, à Waterloo, contre les grenadiers anglais.

Une évaluation réaliste des effets du feu sur la cavalerie ne s'imposera pas encore au début du XX^e siècle, car les spécialistes du *Dictionnaire militaire* écrivent, après la guerre russo-japonaise: «Qu'on n'aille point (...) invoquer les prétendus «enseignements» de la dernière guerre de Mandchourie. (...) R. Meunier dit, avec infiniment de raison, qu'«elle enregistre, assurément, la faillite de la cavalerie cosaque; mais que, de là à conclure à la faillite de la cavalerie en général, (...) il y a loin assurément». Il fait en effet remarquer (...) que les Cosaques sont de *l'infanterie montée*, bien plutôt qu'une cavalerie proprement dite (...). Du côté japonais, la cavalerie, peu nombreuse et médiocrement montée, n'était guère en état d'intervenir efficacement; et comme, de leur côté, les Cosaques affectionnaient particulièrement le combat à pied, il n'est pas étonnant qu'on n'ait pour ainsi dire point vu d'*abordages* dans cette guerre.»

H. de W.

Tâchez tout de même de ne pas préférer à la victoire le combat.

A. G.